

Nous n'irons plus au bois

Véronique Dassas

Number 328, Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94129ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dassas, V. (2020). Nous n'irons plus au bois. *Liberté*, (328), 12–14.

Nous n'irons plus au bois

*La journaliste
et traductrice
Véronique
Dassas observe
l'Italie, où elle
vit, et renvoie
à Montréal, où
elle a longtemps
vécu, un écho à la
fois personnel et
politique.*

Ce que d'abord vous nous montrez, voyages, c'est notre ordure lancée au visage de l'humanité.

— Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*

Avant que le virus nous cloue à la maison, la mobilité semblait être devenue un impératif. Après le virus, nous la retrouverons sans doute à moins que le petit malin nous ait fait muter.

Quelques paradoxes nous taraudent déjà. Il faut être mobile dans sa tête, passer en une microseconde d'un sujet à l'autre, d'un média à l'autre. Mais on ne quitte jamais son réseau, sa tribu, son jardin secret, ces données bien au chaud dans les portables, qui nous rendent mine de rien une certaine immobilité.

Il faut bouger, faire du sport, entretenir la mobilité de ce corps que l'immobilité finira fatalement par gagner, mais on mène plus que jamais des vies de sédentaires.

Il faut bien sûr être mobilisable sans discussion par le travail.

Et quand on ne travaille pas, il faut partir en vacances, mais sans véritable rupture avec l'ordinaire puisque, de ces voyages-là, on revient toujours à l'immobile maison.

Le tourisme, comme les vacances, est parmi les effets pervers du travail salarié et sédentaire.

Il n'y a jamais eu autant de destinations possibles, de trajets faciles, d'itinéraires rapides, de *beds* avec *breakfast*, de chez-soi d'un jour ou deux à l'autre bout de la terre. On peut avoir l'illusion, l'espace d'une semaine volée à l'hystérie productive, d'avoir pignon sur une rue de Singapour, de Syracuse, de Saragosse, de Sydney ou de Saint-Malo. On peut rêver désormais de visiter, en quelques week-ends et pour pas cher, toutes les villes d'importance dont le nom commence par M en Europe... C'est incongru, mais c'est possible. Air Transat, EasyJet, Airbnb sont là pour ça et, en quelques clics, le bureau, le comptoir, le négoce vous sembleront tout à coup plus supportables parce que désertables.

Le tourisme fait partie du bruit de fond de nos univers, de la propagande doucereuse qui formate nos cerveaux de citoyens du monde libre, selon l'expression typiquement guerre froide, certes, mais qui continue de faire illusion. C'est une évidence et encore une preuve de statut, mais pas seulement; un élément important de la vie des riches, mais pas seulement; l'évidence saute aussi aux yeux de ceux qui ne le sont pas du tout.

Le tourisme devenu industrie se vend à toutes les bourses.

On parle de tourisme de masse, terme péjoratif, et non moins impropre, semble-t-il, car la masse de l'humanité est bien loin de pouvoir y prétendre. On peut donc dire – et, du coup, les habitants de Venise doivent vraiment trembler pour leur lagune – que le tourisme de masse reste à venir. Traduction marchande : le marché est en pleine expansion. Et la mairesse de Paris, première destination touristique du

monde, qui a fait de l'accueil des touristes une de ses priorités et compte sans doute sur eux pour conserver son lustre à la ville, peut dormir en paix. Des records d'affluence touristique dans les années qui viennent, à moins de cataclysme, sont à suspecter.

Le tourisme a une histoire et elle est assez intéressante à parcourir. À commencer par le mot, qui vient d'Angleterre et dérive du Grand Tour, voyage qu'entreprenaient les jeunes aristocrates à la fin de leurs études, histoire d'aller vérifier, non sans quelque ingénuité, si leurs lectures appliquées avaient quelques rapports avec le réel. Ce privilège du voyage va finir par s'étendre. Pour que ce ne soit plus l'exclusivité de quelques-uns, des aristocrates, des riches, des écrivains (Goethe, Chateaubriand, Stendhal, Flaubert, etc.), pour qu'il soit accessible à une partie des classes populaires, il a fallu qu'un certain nombre de conditions soient remplies, qu'un certain nombre de moyens techniques et de dispositifs se généralisent, par vagues successives. L'allègement du temps de travail, puis les congés payés, des salaires décents; le développement des réseaux de chemin de fer, puis la démocratisation de l'automobile, entre autres, ont permis aux gens du peuple de fuir le travail et la fatigue, dans des wagons pleins de baluchons et de casse-croûtes, puis avec sur le toit de leurs automobiles du matériel de camping. Les voyages en avion *low cost* et les plateformes d'hébergement type Airbnb ont fait le reste.

L'offre

Dans les années 1950, tout le monde se frotte les mains. La massification du tourisme satisfait sûrement les nouveaux arrivants dans le clan des touristes potentiels. Elle ne peut manquer de satisfaire les consciences de gauche pour cause de démocratisation. Et puis les élites ont répété pendant si longtemps qu'il fallait sortir de son trou, lâcher son clocher, larguer les amarres,

s'ouvrir au monde, aux autres, et tout et tout, qu'on ne va tout de même pas râler quand ça se met en branle. La question des conditions du voyage et de ses effets sur le paysage se pose encore peu.

Mais le tourisme massifié fait surtout l'affaire des marchands de transports, de lits, de plats typiques, de souvenirs et de tours du monde en quelques jours. En fait, il crée une demande incroyable qui va donner lieu aux offres les plus déroutantes. Ici, il est difficile de ne pas sombrer dans le plaisir facile de la liste surréaliste. En voici un extrait, minimaliste.

Vous pourrez passer vos vacances aux abords d'un bordel en Malaisie ou dans une ferme bio en Toscane. Vous rendre sur certains sites qui vous rappelleront vos séries ou films préférés, à Dubrovnik, si vous avez aimé *Game of Thrones*, ou à Donnafugata, en Sicile, si vous avez craqué sur Burt Lancaster dans *Le guépard*. Vous pourrez visiter des chais en Écosse, à Bordeaux ou en Californie, selon que vous appréciez la dive bouteille de whisky ou de rouge. On vous fera parcourir quelques centimètres de Sahara à dos de chameau, déguisés en Touaregs, suivre à cheval la transhumance de bergers mongols, pour « comprendre » leurs us et cultures; jouer les troglodytes du paléolithique à Matera, dans des grottes transformées en chambres cinq



— Inquiète-toi pas. On est à la veille d'un grand projet de société.

étoiles. Vous pourrez entrer dans les baraquements d'Auschwitz, emprunter le chemin des déportés vers les fours. Vous pourrez suivre Joyce à Dublin, San Antonio à Belleville, un jour Réjean Ducharme à Sorel et bientôt sans doute Claire Bretécher à Nantes. Si vous ne trouvez pas à combler votre désir d'exotisme, d'évasion, de sensations fortes, de sexe, ou de culture, c'est que, vraiment, vous avez très mauvais caractère.

Il serait prudent toutefois de se garder de rire trop fort devant certaines de ces propositions : on ne peut exclure de tomber quelque jour dans l'un de ces pièges. Car il existe une règle d'or à ne pas oublier sous peine de s'enfoncer dans le snobisme le plus plat : le touriste, c'est toujours l'autre et donc forcément, on est toujours le touriste de quelqu'un.

Si l'on ne peut s'empêcher de ricaner, on peut toujours se retrancher derrière la tradition. Elle est bien établie : moquer le tourisme et le touriste a occupé chroniqueurs et littérateurs dès les premiers moments. Le touriste est, convenons-en, une cible facile. D'abord, il n'est pas du lieu, les représailles ne sont pas à craindre, et puis l'accoutrement, l'accent, tout le désigne... Il est forcément cousin de Bouvard et Pécuchet, frère de Tartarin de Tarascon. Il est un peu naïf, crédule en tous les cas, victime des bonimenteurs en tous genres, des marchands du souk, des vendeurs de tours en gondoles et autres banalités; de toute façon, le touriste n'est-il pas, par excellence, amateur de cliché, lui qui tient absolument à voir la tour de Pise ou même, avant la reconstruction, l'immense trou béant où s'élevaient les tours du World Trade Center? Guy Debord, intraitable sur ce sujet comme sur d'autres, écrit dans *La société du spectacle* : « Sous-produit de la circulation des marchandises, la circulation humaine considérée comme une consommation, le tourisme, se ramène fondamentalement au loisir d'aller voir ce qui est devenu banal. » Même le touriste qui se croit malin en fuyant la Piazza San Marco pour les ruelles de la Giudecca suit un itinéraire balisé. Quant aux guides, toutes tendances confondues, ils ne vous mènent par définition que vers du déjà-vu. Ce ne sont, pour Roland

Barthes, que des « instruments d'aveuglement ». Pour le dire autrement, des outils de normalisation du regard. Et si on pense que le tourisme, c'est essentiellement voir...

Si vous ne trouvez pas à combler votre désir d'exotisme, d'évasion, de sensations fortes, de sexe, ou de culture, c'est que, vraiment, vous avez très mauvais caractère.

(Début de la voix hors champ.)
Tout ça, c'est bien joli, mais cela ne calme pas du tout mon envie de prendre ma petite valise calibrée au format EasyJet, d'y jeter quelques flacons de moins de cent millilitres, quelques chemises légères, et de partir. Voir quoi? J'ai le choix sans courir à l'autre bout du monde, je n'aime pas particulièrement l'exotisme. J'irai voir des choses que j'ai déjà vues et que j'aime à voir, encore et encore. Des oiseaux qui s'envolent du cadre, dans un tableau à Venise, pas sûre de le retrouver; la bicyclette rouillée dans l'eau du port de Syracuse, l'atmosphère étrange de la base sous-marine de Bordeaux transformée en musée, le vert surnaturel de l'eau; mais aussi la Joconde et le souvenir de mon premier regard surpris sur elle, et la voix de ma grand-mère qui l'accompagnait. Non, le tourisme n'exclut pas le voyage intérieur. Banal, balisé, banalisé? Cela ne m'intéresse pas particulièrement de le savoir. Bien sûr, les guides m'ont menée un jour vers Venise ou Syracuse, mais mon regard, comme celui de tous, ne se laisse pas arraisonner comme ça. Il erre, il se perd, il se fixe, il s'accroche, il résiste, il se trouble, il s'éclaire, il se trompe de sens... Bien au-delà de la portée des

guides, il a une autonomie dont seule la souffrance extrême peut le priver. (Fin de la voix hors champ.)

Péril en la demeure

Tant que la condamnation du tourisme s'exerce au nom d'une authenticité perdue du voyage et de l'aventure, ou se complaît à accabler le tourisme populaire pour sa prolifération, son mauvais goût; elle prend le ton du snobisme, de l'élitisme. Elle fleurit le mépris de classe. Mais pire, elle manque sa cible. Ce qu'il faudrait critiquer sans pitié aucune, c'est la société du travail qui confine le voyage aux jours comptés des vacances et qui le rend ainsi formatable par l'industrie du tourisme. C'est ce qui orchestre tous ces flots de bermudas à fleurs. C'est le marché, la croissance sans fin, tout ce qui, bien avant les touristes, « enlaidit le monde », et nous savons tout cela par cœur.

Cette critique qui fait mouche, on l'entend aujourd'hui.

À Barcelone, à Dubrovnik ou ailleurs, dans les villes qui sont victimes de la publicité qu'on leur a faite. Ces villes dont les centres se vident de leurs habitants parce que les appartements se vendent aux touristes sur Airbnb au lieu de se louer aux gens du lieu. Ces villes comme Venise où des bateaux de croisière géants accostent et provoquent de véritables catastrophes écologiques avec la quantité mais aussi la qualité terrible du fioul plein de soufre qu'ils utilisent, les milliards de litres d'eaux usées qu'ils déversent pendant leurs courses, sans parler des tonnes et des tonnes de déchets. Venise dont les fondations crouleront sans doute sous l'effet conjugué de ces bateaux et des changements climatiques. Venise qui meurt déjà de la fuite de ses habitants, du cancer des boutiques de souvenirs, assourdie par le bruit incessant des valises à roulettes sur les pavés de ses ruelles.

Sans parler des effets du tourisme sur la culture même des pays envahis. L'industrie du tourisme réduit avec une certaine efficacité les cultures à leur plus simple expression, au moins aux yeux de ses clients. Elle finirait, à forte dose, selon certains critiques, par pousser les autochtones à devenir



— C'est le fruit de mes efforts.

des « signes d'eux-mêmes », de dignes représentants de ce que le touriste attend d'eux. Pour revenir à Venise, vu que les touristes y sont bien plus nombreux que les Vénitiens eux-mêmes, il y a de bonnes chances qu'à terme, le cliché l'emporte. Philippe Sollers jurerait sûrement que la Sérénissime a une sacrée défense et qu'elle s'en sortira, mais cela reste à voir.

« Ce qui compte, c'est le nombre, il y en a trop, beaucoup beaucoup trop », me dit en s'exaspérant un ami touristophobe, loisirophobe, voyageophobe. Il fulmine car il vient de voir arriver dans son minuscule village du lac de Côme deux cars entiers de charmants vieillards anglais. On n'entend qu'eux. À peine descendus dans ce bled sans cartes postales ni souvenirs, ils se sont dirigés en trébuchant sur le *ciottolato* (petits pavés ronds, typiques, et assez inconfortables) de la place et engouffrés dans l'église. Elle est petite, cette église, avec quelques fresques à moitié effacées et à vrai dire sans grand intérêt, mais voilà, elle s'appelle San Tommaso di Canterbury (oui, le fameux Thomas Becket) pour des raisons obscures, et cela suffit à attirer les foules britanniques. « Tu vas voir qu'ils vont asphalter la place un de ces

jours... pour eux... » Je souris, mais un peu jaune. Je viens d'apprendre que la municipalité pense à faire payer l'entrée dans le bourg. Un minuscule exemple de l'esprit du temps, et de la marchandisation de l'espace public.

Il va bien falloir prendre acte.

Arrêter de faire du tourisme.

Ne plus être ce terroriste qu'on est fatalement quand on est un touriste, selon la formule qui a fleuri sur les murs de Barcelone.

Dire comme les citoyens de cette ville : « Immigrants, bienvenue; touristes, rentrez chez vous. »

(Début de la voix hors champ.)

Tout cela, c'est bien joli, mais si l'envie de voyager persiste? Les bonnes âmes (et les virus) ne vont pas tarder à fouiller dans leurs bibliothèques pour nous empêcher de sortir. Je sais... Perec : documenter l'« infraordinaire », photographier son quartier, poser des questions, ramener à la maison sa curiosité pour l'ailleurs, connaître à fond son petit monde qui est le monde, bien sûr, l'habiter pour de vrai et ne pas y faire que passer, comme les touristes. Très drôle. Je sais.

Je sais qu'on peut voyager dans les livres et la musique, je le sais par cœur et par goût de la rêverie immobile. Je sais, l'immobilité, c'est pas mal devant la frénésie délétère des systèmes. Pas mal non plus l'idée de partir à pied de chez soi et d'aller voir des amis à distance marchable en quelques jours. Je sais, ça ne pollue pas, c'est vert. Je sais.

Mais pour revoir la mer qui n'a jamais quitté mes yeux d'enfant, pour trembler devant les vagues et les falaises et me souvenir de cette femme noyée, comment ferai-je, moi qui vis maintenant dans les montagnes, si loin d'elle?

Qui dit qu'internet est plein d'images de vagues ne comprend rien aux vagues.

Et qui se souvient tout à coup d'un personnage de Beckett disant « Nous ne voyageons pas pour le plaisir de voyager, que je sache; nous sommes cons, mais pas à ce point » rachète par le rire la tristesse des voyages perdus. (Fin de la voix hors champ.)

L'immobilité forcée pourrait faire réfléchir à la mobilité forcenée. ●